

Le même d'Alençon

Nous sommes le lundi 16 novembre 2015. La France est encore sous le choc des terribles attentats terroristes qui ont ensanglanté les terrasses parisiennes et le Bataclan trois jours plus tôt. Le pays est médusé et reste suspendu à la traque des assassins du 13 novembre menée par toutes les polices de l'Hexagone. À 250 kilomètres de la capitale ensanglantée, la foule se presse pourtant, Rue Grande, à Alençon. Loin du tumulte et de la stupeur, de la peine et des pleurs, jeunes et moins jeunes s'agglutinent devant les portes du cinéma Les 4 Normandy pour l'avant-première de *Comment c'est loin*, le film coréalisé par l'enfant du pays, Orelsan. Le rappeur est bien présent et il n'est pas venu seul. Tout le clan d'Aurélien Cotentin – Orelsan à la ville – a répondu à l'appel. Les oncles et tantes, les cousines et cousins, les amis proches. Même mamie Jeanine, devenue par hasard star du film dans une scène touchante et hilarante, est présente. Gilbert, le vieux projectionniste du 4 Normandy, a rarement vu un tel engouement dans cette

salle qu'il hante depuis près de trente-cinq ans. Orelsan est chez lui, à la maison, entouré des siens. Alençon est un refuge pour l'artiste, ébranlé par la perte de deux proches le soir fatidique du treize novembre.

Cette avant-première symbolise puissamment ce qu'est Orelsan. Un garçon coincé entre deux mondes, un bâtard social de la middle class de province, propulsé sous le feu des projecteurs. Un artiste simple, fidèle à ses familles – la vraie et la musicale –, un travailleur acharné et méticuleux, le point de jonction entre fiction et imaginaire, enfant de sa drôle d'époque qui – en plus de quinze ans de carrière – a bousculé en profondeur le monde du rap et de la musique. Derrière la déconcertante simplicité de l'homme se cache un bourreau de travail, soucieux de protéger sa vie privée des affres de la célébrité. Mystérieux, attachant, singulier. Autant de qualificatifs qui vont comme un gant à celui que quelques journalistes un brin hâtifs ont appelé durant un temps « l'Eminem français ».

Le 1^{er} octobre 1982, Aurélien Cotentin voit le jour dans la préfecture de l'Orne. Alençon est une ville en sommeil, sorte d'enclave normande jouxtant la tout aussi paisible Sarthe. On est loin de Paris, de son offre culturelle, de sa diversité et de son rayonnement. Ici, les touristes ne s'attardent pas. La cité des ducs et ses 30 000 habitants vivent depuis près de cinquante ans au rythme des allées et venues des ouvriers de Moulinex, petites fourmis laborieuses. Fleuron de l'économie locale, Moulinex a son quartier, Perseigne, où vivent près de 3 000 ouvriers dont de nombreuses femmes d'agriculteur. Malgré le léger regain industriel, la ville préfecture vit dans l'ombre de sa voisine et rivale

du Mans. La cité de la dynastie royale des Plantagenêt est desservie depuis quatre ans par la nouvelle autoroute A11 reliant Paris à Nantes, et un nouveau projet de train à grande vitesse, la ligne Atlantique – qui verra le jour en 1988 –, est d'ores et déjà sur la table. Alençon est comme figé dans le temps. Une ville étape au charme suranné, coincée en bordure de ce qu'on appelle encore à l'époque la diagonale du vide. Orelsan contera souvent sa Normandie, sa « terre du milieu » paumée entre le vide et le vide.

C'est dans ce décor au charme désuet que naît le petit Aurélien à l'automne 1982. Il ne cessera de narrer ces territoires de l'ennui dans ses chansons et ses projets à l'écran. Un ennui fécond dont on ne peut s'échapper que par la lecture, l'écriture et la musique. Dans la maison familiale de la rue de Bretagne, Nelly Cotentin et son mari, tous deux enseignants, entourent avec tendresse leur fils aîné. Les valeurs et l'éducation transmises par le couple sont celles de milliers de familles de la classe moyenne. Un goût pour le travail bien fait, de la pudeur dans l'expression des sentiments et une volonté de s'élever au-delà de son rang par la culture. Aurélien est un enfant discret et timide, taiseux comme son grand-père paysan. On ne s'épanche pas, on reste à distance, on ne fait pas de vagues, on cultive son monde intérieur. Celui du petit Aurélien est foisonnant. Élevé par la télé comme il le dit dans son titre *Changement*, le futur Orelsan est biberonné aux dessins animés japonais qui passent en boucle sur TF1 dans l'émission du *Club Dorothée*. Ce n'est pas uniquement un passe-temps ou une gigantesque entreprise d'abrutissement comme l'ont souvent déploré les esprits chagrins de l'époque. L'animation japonaise qui fit les belles heures de la première chaîne est un des socles de ce qu'on appelle aujourd'hui la génération Y

et dont Orelsan est un des plus éminents porte-étendards. Échappatoire salutaire pour des millions d'enfants, les aventures trépidantes de Sangoku dans *Dragon Ball*, les combats épiques de Pégase dans *Les Chevaliers du zodiaque* ou l'humour potache et délirant du *Collège fou fou fou* sont des références communes qui transcendent les classes, qui gomment les différences. Peu importe que l'on vive dans un quartier défavorisé de la banlieue parisienne, dans une des cités du nord de Marseille ou dans une rue paisible de la paisible Alençon, c'est toute une génération qui vibre devant son écran en même temps. La culture populaire de masse a franchi les portes de la rue de Bretagne et le jeune Aurélien l'accueille avec une joie sans cesse renouvelée.

La musique aussi a une place essentielle chez les Cotentin. Serait-ce l'esprit de Daniel Balavoine, né à quelques mètres de leur domicile, qui insuffla à Aurélien un goût précoce pour cet art ? Rien n'est moins sûr. Le jeune garçon n'aime pas tellement chanter. Il n'y a guère que lorsque son grand-père l'amène en colonie de vacances que le timide garçonnet daigne faire sortir sa voix. S'il chante peu, Aurélien écoute beaucoup. Tout ce qui lui tombe sous l'oreille est matière à rêver, à rire, à s'enchanter. Entre les murs du salon résonnent *Lettre à France* de Michel Polnareff ou les facétieuses chansons du magicien des mots Bobby Lapointe. Les mots, ces mots qui seront les armes fécondes du rappeur quelques années plus tard. La voix gouailleuse et chaude d'Eddy Mitchell, les tubes des Beatles ou de Supertramp, ou encore le *Sexual Healing* de Marvin Gaye, complètent le tableau sonore dans lequel baigne Aurélien. Pas de chapelles ni de *doxa*. Chez les Cotentin, on écoute un peu de tout et cet éclectisme, ce choix par le feeling, sans préconçu culturel, marquera l'œuvre de l'artiste qui prendra un malin plaisir,

tout au long de sa carrière, à mélanger les sonorités, à bras-ser les influences, à créer du changement dans un hip-hop hexagonal parfois figé. Si les cours de piano qu'il prend à huit ans le lassent assez vite, Aurélien aime par-dessus tout jouer avec les touches de son petit synthétiseur, mélanger les sons de ses cassettes, se répéter en boucle les paroles d'*Auteuil Neuilly Passy* des Inconnus et contempler les images du livre disque le Ménéstrel du *Livre de la Jungle* de Disney.

Et le rap chasse le métal

L'entrée dans l'adolescence n'est pas facile pour le jeune garçon un peu rêveur. L'étiquette « fils du dirlo » lui colle à la peau et certains de ses camarades lui mènent la vie dure. À l'âge où l'on se cherche une identité et où l'on forge ses goûts, le futur Orelsan découvre, teste, essaie. Les goûts musicaux sont la marque d'une sortie du giron parental. Le phénomène Nirvana secoue la jeunesse occidentale et les envolées du torturé Kurt Cobain ne laissent pas indifférent le jeune Aurélien, tout comme la poésie hargneuse d'Axl Rose, le chanteur des Guns N' Roses. Le garçon pousse son attitude de fan boy en réclamant à sa mère une couette aux couleurs de Rose et ses compères, Slash, Stradlin, McKagan et Adler. Orelsan n'oubliera d'ailleurs pas ses premiers amours musicaux en conviant Ron Thal, troisième guitariste du groupe de Los Angeles, sur le morceau *Peur de l'échec* de son premier album en 2009.

Jusqu'à ses treize ans, le rap est aux antipodes des désirs et du vécu de l'adolescent. Au beau milieu des années 1990, le mouvement hip-hop n'est pas encore un phénomène de

masse et, loin des grandes villes, le rap n'est qu'une musique qu'on craint et à laquelle on colle l'étiquette « banlieue, drogue et violence ». L'Orne n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler un terreau fertile pour une musique contestataire urbaine. C'est par un biais détourné qu'Aurélien Cotentin va rencontrer un mouvement et une culture qu'il contribuera à populariser et à faire grandir près de quinze ans plus tard.

Lorsqu'il n'est pas chez lui à jouer à la console ou à dévorer des mangas, le longiligne ado aime se défouler en faisant du sport. En chaussant ses rollers, il adore parcourir seul ou avec des copains les rives de l'Orne et les grandes artères de la cité des ducs. Son autre passion est le basket, qu'il pratique en club avec assiduité. Bon shooter mais mauvais dribbleur, Aurélien a des étoiles plein les yeux quand il pense à la dream team américaine qui a tout écrasé sur son passage lors des derniers jeux Olympiques de 1992 à Barcelone. Le garçon connaît sur le bout des doigts les statistiques des phénoménaux Scottie Pippen, Charles Barkley et autres Magic Johnson, et se rêve lui aussi joueur professionnel. Mais s'il en est un qui surclasse tout dans l'esprit du jeune Cotentin, c'est bien Michael Jordan, tout simplement le meilleur joueur de tous les temps. Les posters de la star des Chicago Bulls tapissent la petite chambre d'Aurélien. Dans les vestiaires du club, les copains chambrent Aurélien sur ses goûts musicaux. « Si t'aimes le basket, faut écouter du rap », lui disent-ils en substance. Il est vrai que le lien est étroit entre la culture rap et l'imagerie du basket de la NBA, la prestigieuse ligue américaine où sévissent chaque week-end les légendes du ballon orange. Les joueurs et les rappeurs américains viennent des mêmes ghettos, de Harlem et Brooklyn à New York et de Compton et du 77^e district à Los Angeles.

Le futur Orelsan regarde en boucle les cassettes des exploits de Jordan où chaque dunk, chaque contre est souligné par des morceaux de rap. C'est un choc esthétique et musical qui bouleverse le jeune garçon timide et réservé. Dès lors, Aurélien dévore tout, écoute tout, se passionne pour cette musique où scratches et samples se superposent. Forcément, les goûts du départ sont dictés par le marché de l'époque. L'offre n'est pas pléthorique et c'est la télévision et Fun Radio qui font tourner à plein les tubes. Côté rap français, c'est Alliance Ethnik qui tient la corde au beau milieu des années 1990. Rythmes funk influencés par le rap West Coast et paroles simples et enjouées composent la recette de ce rap dansant qui fait fureur dans les cours d'école. Le grand public suit lui aussi, séduit par un courant qui change de l'image de violence qu'on colle au rap habituellement. Si le groupe de K-mel le chanteur et de Crazy B le DJ récemment élu champion du monde de sa discipline n'est jamais entré au panthéon du rap français, la découverte de leur musique est une porte d'entrée pour bon nombre de jeunes des villes et des campagnes, surtout ceux qui sont éloignés de la réalité des banlieues. Tout au long de sa carrière, Orelsan parviendra à réconcilier par moments deux raps longtemps antagonistes, le rap grand public et le rap underground.

Le temps passe et les goûts s'affinent. Côté français, c'est une vague hip-hop qui déferle. Trois groupes ou collectifs marquent de leur sceau cette montée en puissance du rap hexagonal d'avant l'an 2000 : IAM, NTM et le Secteur A.

Les Marseillais d'IAM – Imperial Asiatic Men –, regroupés depuis 1988 autour de leurs deux leaders Akhenaton et Shurik'n, ont sorti leur troisième album, *Ombre et lumière*,

en 1993, et leur tube *Je danse le Mia* fait danser tout le pays durant les chaudes soirées de l'été 1994. Les premiers albums du collectif de la cité phocéenne sont à la fois teintés de prises de position engagées, de références à la mythologie asiatique et au cinéma pop-corn et d'un second degré assez jubilatoire. Des ingrédients qu'on retrouvera plus tard dans la discographie d'Orelsan.

À des centaines de kilomètres de Marseille, plus au nord, en Seine-Saint-Denis, est né en 1989 le plus célèbre duo de rap français, les Suprême NTM, composé de Joey Starr et Kool Shen. Ces purs gosses du 93, défricheurs du mouvement hip-hop par le biais de la danse et du graffiti, font entrer le rap en France par la grande porte, qu'ils fracassent joyeusement. Leur album *Authentik* paraît en 1991 et s'écoule à plus de 90 000 exemplaires. Le 24 janvier 1992, les NTM enflamment le Zénith de Paris où se sont agglutinés près de 7 000 b-boys de toutes les banlieues de la capitale. Ce mythique concert fait date dans l'histoire. C'est la première fois qu'un groupe de rap réunit autant de spectateurs dans le pays. À 200 kilomètres de là, le futur Orelsan, dix ans, vient à peine de quitter Émilie Jolie.

Derniers venus dans le paysage et dans les tympanes du petit Aurélien, les artistes du Secteur A défraient la chronique et content sans faux-semblants la réalité crue des quartiers de Sarcelles et Garges-lès-Gonesse, villes populaires du Val-d'Oise. Composé du trio Passi, Stomy Bugsy, Doc Gyneco du Ministère Amer, des Neg'Marrons et des frères Calbo et Lino d'Ärsenik, le secteur emprunte les codes du gangsta rap américain. On y parle d'armes, de sexe, de trafic de façon brute. L'humour est lui aussi présent, le langage parfois violent. Les âmes sensibles sont choquées,

jusqu'au ministre de l'Intérieur Charles Pasqua qui, en 1992, réclame la censure du groupe, notamment pour son morceau *Brigitte, femme de flic*. Des ministres qui agitent le chiffon rouge devant un morceau un peu trash d'un rappeur ? L'histoire se répétera près de vingt ans plus tard lorsqu'un jeune rappeur caennais du nom d'Orelsan deviendra la cible des membres du gouvernement pour son titre *Sale pute*.

Sans surprise, c'est du côté des États-Unis qu'Aurélien va trouver son bonheur et devenir accro aux sonorités rap. Tout naturellement, il se penche sur les artistes présents sur la bande originale du film *Above the Rim*, un nanar signé Jeff Pollack où se mêlent gangs et basket-ball, sorti en 1994. Depuis le fondateur *Boyz n the Hood* de 1991, dans lequel apparaît le rappeur Ice Cube du légendaire groupe NWA, la mode est aux films de gangs. Ça tire à tout va, on parle l'argot des blocs et on déblatère des punchlines cinglantes.

Au-delà de l'imagerie bling-bling et de la fascination que représentent pour la jeunesse les bandes américaines, c'est la question raciale qui éclabousse violemment l'Amérique. Les émeutes du ghetto de South Central qui endeuillent Los Angeles en 1992 font plus de 500 morts et des milliers de blessés. Le pays de l'oncle Sam se réveille avec la gueule de bois. Trente ans après la lutte pour les droits civiques et la parole portée par Martin Luther King et le leader des Black Panthers Malcom X, peu de choses ont évolué pour les Afro-Américains pauvres des grandes métropoles américaines. C'est sur ce terreau que grandit le rap américain qui entre par la grande porte d'Hollywood avec les films, *Les Princes de la ville* de Taylor Hackford en 1993 ou encore *Menace II Society* des frères Hughes en 1994.

Loin, très loin des émeutes urbaines de la côte ouest américaine, Aurélien écoute en boucle les tracks d'*Above the Rim*, rebaptisé à la va-vite *Gangball. Les règles de Harlem* de ce côté-ci de l'Atlantique. Il faut dire que la bande originale regroupe ce qui se fait de mieux dans le paysage musical. La côte ouest, de Long Beach à Compton, est fortement représentée. Tha Dogg Pound, Nate Dogg, Warren G, CPO et Snoop Doggy Dogg prennent place sur la majeure partie des titres. Tupac Shakur, qui joue dans le film, délivre le magnifique *Pain* avec Big Stretch. Le fils de la militante des Black Panthers Afeni Shakur est également présent avec son groupe Thug Life. Plus discrète, la côte est est néanmoins représentée par le jeune groupe new-yorkais Wu Tang Clan qui a conquis public et critique quelques mois plus tôt avec son album *Enter the Wu-Tang (36 Chambers)*, considéré de nos jours comme l'un des meilleurs disques hip-hop de tous les temps.

Pour le jeune élève du collège Jean-Racine d'Alençon, un monde s'ouvre. Un monde complexe et riche, propice à l'évasion et à la rébellion. On est bien loin des ritournelles entêtantes d'Alliance Ethnik et des sonorités fainéantes du *Balance-toi* de Reciprok, qui fait fureur au même moment dans l'Hexagone.

Aurélien, l'otaku de l'Orne

Adolescent sans histoire et un brin timoré, Aurélien est à l'image de sa ville, calme et paisible. Ni totalement solitaire ni mec de bande, un peu lent pour la course folle du monde, celui qui deviendra Orelsan aime se réfugier à l'abri du réel, dans ce cocon imaginaire qu'il s'est forgé à travers la

lecture, la musique et le cinéma. Le môme de l'Orne lorgne très tôt vers l'Asie, terre fantasmagique et terre d'accueil pour de nombreux rêveurs de la génération des millenials. Son futur nom de scène est d'ailleurs un hommage direct à la culture japonaise, San voulant dire « monsieur » au pays du Soleil Levant. C'est entouré des héros de l'animation japonaise et de l'univers des mangas que le jeune garçon traverse l'adolescence. Aux côtés des personnages stars débarqués à la fin des années 1980 *via* les émissions jeunesse de TF1 – de Sangoku de *Dragon Ball* au prince Euphor de *Goldorak* en passant par le Grand Pope des *Chevaliers du Zodiaque* – vit dans le monde intérieur encombré et éclectique d'Aurélien un jeune garçon qui lui ressemble un peu, Hanamichi Sakuragi. Cet adolescent mal-aimé et un peu étrange est le protagoniste du manga *Slam Dunk*, l'un des rares dont la thématique principale est le basket-ball. Que l'ado de quinze ans entrant au lycée Marguerite-de-Navarre – « Margot » pour les Alençonnais – se soit entiché de son camarade de papier du lycée Shohoku n'est pas très surprenant. Immature, un brin grossier, nonchalant, Sakuragi est un sale gosse attachant qui se lance dans le basket avec deux motivations. Rompre avec la loose sentimentale qui l'accompagnait jusqu'ici en séduisant la jolie Haruko Akagi et gravir les marches jusqu'au sommet du basket mondial. Déboires amoureux, humour décapant et matchs dessinés comme des grands moments d'aventure, *Slam Dunk* reste à ce jour le *shonen* préféré du rappeur, sa madeleine en quelque sorte. Il n'est pas le seul d'ailleurs, puisque 120 millions d'exemplaires des aventures d'Hanamichi ont été écoulés à travers le monde.

En attendant de découvrir un jour en vrai le Japon, Aurélien va entamer un voyage d'une tout autre nature, une

aventure beaucoup plus modeste mais qui va bouleverser le jeune homme en profondeur. Alors qu'il entame une année de seconde générale dans la droite ligne de ses années collège et qu'il fait l'expérience des premiers petits jobs d'été dans une usine de tri de la ville, le cadre de vie de l'adolescent est bousculé par les obligations professionnelles de ses parents. En effet, son père vient d'obtenir un poste comme proviseur d'un collège à Caen. C'est là, dans le chef-lieu de ce qu'on appelait encore la Basse-Normandie, qu'Aurélien va donner naissance à Orelsan.